

## TABLE DES MATIÈRES

1. Il est grand temps (devant la perte) . . . . .	11
2. Suspendre l'histoire: <i>Spartakus</i> . . . . .	37
3. Mais... dans quelle inactualité? . . . . .	51
4. Prendre le temps à la racine? . . . . .	69
5. Bondir depuis les tourbillons . . . . .	91
6. Pour commencer, pensons au pluriel . . . . .	117
7. «J'étais, je suis, je serai... malgré tout». . . . .	139
8. Barricades de papier, pour lire et relier les temps. . . . .	167
9. ... Et pour rire sans trop pleurer. . . . .	193
10. «Allons-nous donc renoncer à être romantiques?» . . . . .	211
11. Romantisme, ambiguïté, politique. . . . .	233
12. Savoir espérer: les possibles reprennent couleur . . . . .	253
13. Phénoménologie de l'esprit utopique . . . . .	269
14. Rêves rouges surgis de poussières soulevées . . . . .	281
15. Le monde expérimenté dans ses images-désirs. . . . .	305
16. «Il y aura une fois...», ou la <i>tempestas poetica</i> . . . . .	327
17. L'imagination, notre Commune. . . . .	343
18. L'œil de la chouette et l'imagination radicale . . . . .	375
19. Historicité, imaginaire, institution. . . . .	395
20. Modes d'existence et façons de recommencer . . . . .	419
21. Mondes sens dessus dessous . . . . .	439
22. L'éternel retour des constellations utopiques . . . . .	465
23. L'histoire chahutée par ses anachronismes . . . . .	483
24. N'ai-je pas déjà vu ce futur quelque part? . . . . .	505
25. Résister, par rythmes et contretemps. . . . .	525
26. Les bonds de tigre des damnés de l'histoire . . . . .	539
27. Réinventer nos filiations de révolte . . . . .	557
28. Pour témoigner de l'advenir . . . . .	591
29. Prophètes profanes. . . . .	619
30. Il est grand temps (devant la porte). . . . .	639
Note bibliographique . . . . .	663
Incitations . . . . .	665
Index bibliographique . . . . .	701
Table des figures . . . . .	811
Table des matières . . . . .	821

### 1

#### IL EST GRAND TEMPS (DEVANT LA PERTE)

Qui se soulève exclame, devant le monde, qu'il est grand temps. Alors désirer déborde, désobéir advient. Tout recommence. C'est comme si le temps lui-même manifestait, s'insurgeait. Comme si, en se soulevant, on délivrait le temps lui-même de ses chaînes. Comme si on démultipliait le temps en temps pluriels, en *temps possibles*, ce qui implique fatalement de dresser certains temps (qui pourraient ouvrir un champ à de la liberté) contre d'autres (qui ne font que refermer l'espace sur de la soumission). Ce qui nous soulève ne serait-il pas le fait d'une vague de multiples *temps autres*, de «grands temps», ou de «gros temps» comme on le dit de la tempête? Le geste du soulèvement ne reviendrait-il pas, d'emblée, à lancer à travers tout l'espace des *gestes de temps* — gestes de temps hétérogènes ou hérétiques susceptibles d'interrompre le cours normal des choses, de faire advenir des situations jusqu'alors impensables? Capables, en somme, de faire que *tout recommence*? Recommencement désiré, souvent, au fil d'une patience faite de perdurantes passions, de très longues impatiences. Et c'est aussi un recommencement qui *s' imagine*: délivrant ses images, ses feux d'images, pour que le «grand temps» prenne forme à travers le mouvement même de nos désirs.

Dans l'expression *il est temps*, nous entendons immédiatement qu'il est question d'être, ou d'existence, et non pas d'avoir ou de gestion de nos affaires courantes. Dire

*il est temps*, c'est tout autre chose que dire *on a le temps*, par exemple. Celui qui croit pouvoir affirmer qu'il « a le temps » croit, en réalité, disposer du temps ou le posséder, l'« avoir » en quelque sorte, ce qui lui permettra toutes les manœuvres subjectives, toutes les procrastinations, tous les calculs, toutes les fuites, toutes les lâchetés politiques. Mais quand *il est temps* — et plus encore quand *il est grand temps*, façon d'intensifier ou d'accentuer l'expérience de ce temps-ci —, nous ne disposons plus de rien : c'est plutôt le temps lui-même qui dispose de nous, nous entraîne dans son tourbillon et nous « possède », nous investit de sa force qui est souveraineté du *kairos*, irruption ou éruption de l'urgence historique... La question demeurant de savoir, à chaque fois, quand et comment les subjectivités accordent leurs désirs, *depuis le temps* où ils se sont psychiquement formés, pour comprendre, pour décider qu'il leur faut agir *à temps*, et donc se soulever *maintenant ou jamais*.

\*

Il est toujours grand temps que quelque chose cesse pour qu'autre chose puisse recommencer vraiment. Pour que l'imprévisible et multiple « grand temps » bouscule de son imprescriptibilité l'immobile et pesant « temps prescrit » par les forces qui veulent nous gouverner. Par exemple, il était grand temps d'en finir, en novembre 1918, avec les tueries démesurées de la Grande Guerre que les stratèges militaires des deux bords n'avaient pas hésité à mettre en œuvre contre la totalité de la population européenne. L'un des témoins accablés de ces processus destructeurs fut Aby Warburg, le grand historien de la culture, dont l'intérêt pour les images de propagande l'amenait déjà vers l'élaboration d'une *iconologie politique* : ses ultimes travaux, à l'époque de l'atlas *Mnémosyne*, en devaient esquisser les principaux linéaments. Warburg avait donc décidé, dès 1914, de documenter ce qu'il nommait souvent les *monstra* de l'histoire. Il avait, pour ce faire, réuni dans certains fichiers — ou *Notizkästen* — de sa bibliothèque une

impressionnante collection d'images et d'extraits de presse illustrant cette folie structurelle, cette monstruosité anthropologique de la guerre en cours.

Comme d'autres chercheurs qui ont travaillé sur ce corpus d'images, j'avais été frappé, en le parcourant, par son caractère cauchemardesque, tour à tour trivial et abstrait, si souvent absurde, grinçant et presque surréaliste. Contrairement aux méticuleux carnets de guerre composés par Lucien Febvre ou Marc Bloch, les images réunies par Aby Warburg dessinent en effet une vaste mosaïque, mais dispersée, par avance détruite, chaotique, brueghélienne : il s'agit, en effet, de documenter un gigantesque chaos historique plutôt que des mouvements de troupes, par exemple, et cela à travers une multitude de situations singulières, chacune porteuse des plus cruels paradoxes confinant quelquefois jusqu'au burlesque. La tragédie de la guerre se découvre ici « en détail » comme « en masse », et l'on ne sait plus très bien, devant telle vue plongeante, si l'on a affaire à des empreintes de pas vues de près ou à des vestiges de bombardements vus de loin (*fig. 1*). Devant les images de ruines, on se retrouve dans l'incapacité de comprendre si leur destruction remonte à la Grèce antique ou bien au jour d'avant-hier (*fig. 2*). Le présent explosif semble constamment rejoindre une bizarre éternité que seuls pourraient lire des archéologues.

Anachronismes, donc. Anachronismes de toutes parts. Pour le montrer, Warburg pratiquait à la fois la *découpe* des articles de presse au jour le jour — comme Anke te Heesen en a bien retracé les méthodes — et la *montage* des temporalités qui lui faisait retenir telle image plutôt qu'une autre : par exemple un soldat à cheval armé d'une lance primitive, mais équipé d'un masque à gaz ; ou bien la rencontre étonnante d'un *U-Boot* dernier cri avec un voilier à l'ancienne tout droit sorti, semble-t-il, d'un tableau de Caspar David Friedrich (*fig. 3*)... Mais les anachronismes étaient surtout scrutés par l'anthropologue dans les mentalités, dans les gestes et dans les discours : là notamment où l'époque d'une technique toute nouvelle — la guerre aérienne, les bombes



1. Photographie anonyme, *Tranchées bombardées*, vers 1917. Photographie argentique recueillie par Aby Warburg, *Kriegskartothek*, 1914-1918. Londres, Warburg Institute Archive (T 5082). Photo The Warburg Institute.

chimiques — laissait place à d'innombrables survivances ou «superstitions» comprises comme le paradoxal *Spielraum*, ou espace de jeu, de la grande angoisse collective. Quelques années plus tard, Walter Benjamin devait réfléchir, pour comprendre quelque chose à la montée du nazisme, aux mêmes paradoxes de cette expérience humaine qui avait été «l'une des expériences les plus effroyables de l'histoire universelle», mais où cette connivence de la technique et de la superstition avait produit les effets délétères d'une «pauvreté en expérience» caractéristique des populations traumatisées par la guerre.

Il était grand temps, en effet, que cette folie cessât. Et que quelque chose de nouveau pût en ressortir, se remettre en mouvement comme, après un grand deuil — voire à travers un grand deuil —, le monde lui-même est capable de trouver un nouveau rythme. Mais, entre le «grand temps de cesser» et le «grand temps de recommencer», il y



2. Photographie anonyme, *Architecture bombardée*, vers 1917. Photographie argentique recueillie par Aby Warburg, *Kriegskartothek*, 1914-1918. Londres, Warburg Institute Archive (A 2611). Photo The Warburg Institute.

aura toujours cette faille par-dessus laquelle jeter un pont devient aussi difficile qu'urgent. Ce qui échet à tous les Européens, en novembre 1918, ce fut d'abord le statut de vaincus, comme l'a récemment souligné Robert Gerwarth. Son ouvrage, *The Vanquished*, s'ouvre sur un exergue significatif extrait de *The Unknown War*, texte écrit en 1931 par un représentant typique des «vainqueurs», Winston Churchill: «Les deux camps, vainqueur comme vaincu, étaient en ruine. Tous les empereurs et leurs successeurs avaient été tués ou destitués. [...] Tous étaient vaincus; tous étaient dévastés; tout ce qu'ils avaient donné, ils l'avaient donné en vain. Personne n'avait rien gagné [...]. Ceux qui avaient survécu, les vétérans d'innombrables batailles, qu'ils soient couronnés de laurier ou qu'ils pleurent la défaite, revinrent à un foyer déjà englouti par la catastrophe.»

«Nous sommes tous les enfants de la défaite», devait



3. Photographie anonyme, *Rencontre d'un sous-marin et d'un voilier*, vers 1917. Photographie argentique recueillie par Aby Warburg, *Kriegskartothek*, 1914-1918. Londres, Warburg Institute Archive (A 3280). Photo The Warburg Institute.

écrire, pour sa part, Heinrich Mann également cité par Robert Gerwarth. Or la «défaite» ne se réduit en rien à la seule «démobilisation» qu'aura pu analyser, parmi d'autres, l'historien Richard Bessel. La défaite «mobilise» tout aussi bien — mais tout autre chose, bien sûr. Elle pouvait être, en novembre 1918, qualifiée de *fait anthropologique total* dans la mesure où elle atteignait toutes les dimensions de l'existence individuelle et collective, économique et politique, esthétique et morale. Pourquoi cela? Parce que la Grande Guerre, comme on l'a si bien nommée, avait introduit ce paradigme terrifiant d'être non seulement un combat contre l'armée ennemie, mais encore une guerre

contre les civils en général. Ce qu'illustre clairement l'usage des gaz mortels diffusés — au gré du vent — sur tout un territoire, sans que soient distinguées les victimes civiles des cibles militaires. Comment s'étonner, dans de telles conditions, qu'une *guerre contre les civils* ait pu se remobiliser ou se métamorphoser, l'armistice une fois signé — voire pas encore signé — en *guerre civile* proprement dite? Et que la guerre de tranchées, une fois désertés les champs de bataille, se soit muée en quelque chose comme une immense guerre intestine à l'échelle de l'Europe tout entière?

Les récentes analyses de Robert Gerwarth sur les «violences des guerres civiles» renées «sur les décombres des empires» auront été, de ce point de vue, précédées d'une dizaine d'années par les réflexions importantes d'Enzo Traverso dans son ouvrage de 2007 intitulé *À feu et à sang*. Loin des points de vue réactionnaires ou révisionnistes exprimés par Ernst Jünger (dans *La Mobilisation totale*) et Ernst Nolte (dans *La Guerre civile européenne*), plus proche, en conséquence, de ceux développés par Hannah Arendt (dans *Les Origines du totalitarisme*) ou Eric Hobsbawm (dans *L'Âge des extrêmes*), Enzo Traverso a mis en lumière la façon dont les guerres civiles auront pu, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, surgir depuis les multiples guerres contre les civils dont les noms d'Auschwitz ou d'Hiroshima illustrent encore, dans notre mémoire collective, les terribles engrenages.

Il était donc grand temps, à l'automne de 1918, que la tuerie cessât. Tout le monde en éprouvait l'urgence, les profiteurs de guerre eux-mêmes n'en profitaient plus vraiment. Dans un État aussi hiérarchisé, aussi militarisé que pouvait l'être l'Empire allemand, la décision de tout arrêter revint, en fin de compte, à un seul homme: Erich Ludendorff, qui était le premier adjoint du Commandement suprême des armées. Sa froide analyse de la situation l'amena à convaincre son supérieur hiérarchique, le maréchal Hindenburg et, au-delà, l'Empereur lui-même, qu'il fallait maintenant capituler: les Alliés venaient tout juste

de percer les fortifications de la « ligne Hindenburg », au Nord-Est de la France. C'était le 29 septembre 1918, journée à laquelle Sebastian Haffner aura consacré tout un chapitre de son livre *Allemagne, 1918. Une révolution trahie*. Cette journée, écrit-il, « apportait à la fois la capitulation et le changement de régime » puisque, en toute logique, l'Empereur devait non seulement rendre les armes, mais encore abdiquer son règne. Ce fut le paradoxe de cette décision unilatérale — camouflée, des années durant, en secret d'État — que la possibilité d'un gouvernement démocratique en Allemagne n'ait pas été le fait du peuple lui-même, mais de ses chefs suprêmes aux prises avec une situation militaire inextricable. Ce fut en tout cas, et d'un coup, la fin d'une guerre trop longue et celle d'un Empire multiséculaire.

Une fois la guerre mondiale arrêtée par décision militaire et la monarchie prussienne effondrée d'elle-même, sans autre forme d'explication, que pouvait-il advenir de la société civile allemande à l'automne de 1918 ? Il ne faut pas s'étonner qu'elle se soit levée, soulevée entre le « grand temps » de ce qui cessait et le « grand temps » de ce qui désirait recommencer. Il ne faut pas s'étonner des immenses mouvements de grève et de protestation des civils comme des mutineries des soldats de la marine rappelant les temps du cuirassé Potemkine dans la Russie de 1905. C'est alors que débuta la dite « révolution de novembre », marquée par la date du 9 novembre 1918. Ce jour-là, on vit Philipp Scheidemann proclamer, depuis les fenêtres du Reichstag, l'avènement d'une « république allemande » alors que, presque au même moment, le révolutionnaire Karl Liebknecht rassemblait les ouvriers de Berlin sur la place du château de Charlottenburg pour en appeler à une « république socialiste », le journal *Die rote Fahne* commentant ce même jour la situation sous le titre : « Berlin sous le drapeau rouge » (fig. 4).

D'emblée, donc, l'époque de la République de Weimar aura été marquée par le sceau de la guerre civile, en attendant que tout cela finisse pour de bon dans les brasiers



4. Die rote Fahne [Le Drapeau rouge], 9 novembre 1918.

de la Nuit de Cristal, un autre 9 novembre, celui de 1938. Façon de dire que le « grand temps pour cesser » accompli, il restait au « grand temps pour recommencer » un long et douloureux travail que Peter Gay, dans son livre sur la République de Weimar, aura voulu nommer le « traumatisme de la naissance ». Recommencer, ce n'est pas simple. Et c'est même, bien souvent, fort dangereux. Cela prête à toutes les conséquences possibles. Cela se fait dans un temps clivé, conflictuel, déchirant. Une fois chassé l'Empereur Guillaume II, les forces politiques demeurent en Allemagne n'allaient donc pas moins s'affronter brutalement. Non seulement les forces réactionnaires, nostalgiques

de l'Empire, de la « germanité » ou de l'ordre militaire, n'avaient pas dit leur dernier mot (et c'est peu de le dire, si l'on connaît la suite) ; mais encore les forces démocratiques, désireuses de mettre la *res publica* au premier plan, en arrivèrent à se livrer une véritable lutte à mort.

D'un côté, Philipp Scheidemann, dirigeant social-démocrate, incarnait plus ou moins ceux qu'on nommait alors les *Vernunftrepublikaner*, les « républicains de raison ». Ils en appelaient à une démocratie parlementaire. Ils se voulaient donc « raisonnables », c'est-à-dire pragmatiques et conciliateurs, fût-ce jusqu'au cynisme et à la lâcheté politique. Karl Liebknecht, quant à lui, était trempé d'un tout autre métal. C'était plutôt un « révolutionnaire de passion », et la démocratie qu'il appelait de ses vœux se présentait, loin du parlementarisme traditionnel, comme une « République des conseils ». Il ne sera pas inutile de rappeler qu'il était le rejeton d'une vieille famille de rigoureux théologiens allemands remontant à Martin Luther, et qui comportait aussi, dans son arbre généalogique, l'évangéliste Friedrich Ludwig Weidig, ce démocrate courageux à qui l'on doit la publication en 1834 — illégale, bien sûr — du plus fameux « tract » révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle allemand, le *Messenger Hessois* de Georg Büchner. Le propre père de Karl, Wilhelm Liebknecht, fut avec August Bebel le fondateur du parti social-démocrate allemand, et sa correspondance avec Karl Marx et Friedrich Engels ne comporte pas moins d'un demi-millier de pages.

Karl Liebknecht contestait avec virulence les compromissions du parti social-démocrate de sa génération. Cela avait commencé avec la décision politique, le 4 août 1914, de suivre la grande vague nationaliste en votant collectivement les crédits de guerre exigés par l'Empereur, et provoquant la scission de ceux qui, comme Liebknecht et Rosa Luxemburg, considéraient la volonté de guerre comme l'expression d'une hégémonie militaire, impérialiste et capitaliste tout à la fois, ainsi qu'on peut le lire en maints endroits des *Lettres du front et de la geôle* écrites par Liebknecht entre 1914 et 1918. Telle avait été, déjà, sa déclaration véhémente

du 2 décembre 1914 devant le Reichstag : « Cette guerre qu'aucun des peuples qui y sont engagés n'a voulue, n'a pas éclaté pour le bien du peuple allemand ni d'aucun autre peuple. Il s'agit d'une guerre impérialiste, d'une guerre pour la domination capitaliste du marché mondial, pour la domination politique de territoires considérables où prendrait pied le capital industriel et bancaire. »

C'est avec l'invocation presque mystique de la *patrie* dans toutes les couches de la population allemande que le *parti* de la gauche allemande s'était donc brisé, scindé en deux : le SPD d'un côté (social-démocrate) qui pensait grignoter quelque pouvoir, et l'USPD de l'autre (sociaux-démocrates indépendants) qui en contestait les choix principaux. Devant l'aggravation terrifiante de la situation, de sa fièvre *nationaliste*, Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Franz Mehring et Clara Zetkin décidèrent de créer en 1915 la revue *Die Internationale* — quoi de plus *internationaliste*, à leurs yeux, que le projet d'émancipation des classes opprimées ? — et de fonder, dans le même mouvement, la Ligue Spartakus (*Spartakusbund*), organe tout entier consacré à faire advenir politiquement le « grand temps du recommencement ». Ce sera, ensuite, au moment du plus grand danger — soit à la toute fin de décembre 1918, lorsque des tracts inondaient Berlin pour appeler à l'assassinat de Liebknecht — que la Ligue Spartakus s'alliera avec les communistes et les « radicaux de gauche » (*Linksradikalen*) pour fonder *in extremis* le premier Parti communiste de l'Allemagne moderne.

Qu'est donc devenue la « révolution de novembre » à Berlin, ce « grand temps » tragiquement clivé en deux et, donc, incapable de parvenir à la floraison du recommencement ? Il y a eu, de ces quelques semaines paroxystiques qui se prolongèrent jusqu'au 15 janvier 1919, date de l'assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, de remarquables chroniqueurs, à commencer par Paul Frölich, journaliste et activiste né en 1884 au sein d'une famille ouvrière. Il fut l'élève de Rosa Luxemburg à l'École centrale du parti social-démocrate à Berlin au cours des années 1907-1913.

Il s'opposa, comme elle, à la politique militariste adoptée en 1914 par la direction de ce même parti. Après les événements de Berlin, il participa à la République des conseils de Bavière en avril-mai 1919, prit la fuite devant la répression policière et vécut clandestinement pendant des mois. Exclu du KPD en 1928 — ses positions anti-staliniennes étant notoires —, il échappa de peu aux premiers camps nazis et s'expatria en France, puis aux États-Unis. Son récit des événements de Berlin, publié en 1929 dans *Révolution et contre-révolution en Allemagne* — dont d'autres chapitres avaient été écrits par Rudolf Lindau, Albert Schreiner et Jakob Walcher — demeure une source d'autant plus précieuse qu'elle cite, dans tous leurs détails, un nombre considérable de documents politiques ou journalistiques.

Il n'entre pas dans mon intention de refaire le récit circonstancié de ces événements, déjà analysés avec grande précision par Pierre Broué en 1971, Chris Harman en 1997 ou Mark Jones en 2016. Il est utile, cependant — afin de mieux comprendre la dramaturgie ou la dialectique du «grand temps» que peut déployer un soulèvement politique —, de revenir à certains moments exemplaires qui auront eu, de plus, l'heur de se trouver sous le regard des photographes qui arpentaient Berlin dans ces semaines-là. Diethart Kerbs y a consacré un recueil foisonnant et passionnant : on y découvre comment chacun à sa façon — Wilhelm Braemer ou Walter Gircke, Willi Ruge ou Heinrich Sanden et bien d'autres, sans compter le remarquable Willy Römer — devenait «l'œil de l'histoire» se faisant au jour le jour. Tout cela dans un contexte où l'impression de cartes postales connaissait une grande popularité et où les journaux, les magazines, s'employaient à reproduire, recadrer et remonter toutes ces photographies, notamment dans le domaine de la presse ouvrière telle que l'ont étudiée, pour cette période précise, Thomas Friedrich ou Ulrich Panitz.

\*

Quels étranges «grands temps» ! Quels dramatiques rapports de force pour qu'une terreur finisse enfin, pour qu'un espoir enfin prenne forme, se répande partout... mais pour que la terreur, à la fin, revienne aussi forte. Les «festivals de l'amitié» populaire, comme Frölich les a nommés, où drapeaux et calicots rouges flottaient partout, laissèrent place, dès le cours de novembre 1918, à des tensions extrêmes, lourdes de menaces : Chris Harman les désigne comme caractéristiques des «jours du pouvoir ouvrier» tandis que Pierre Broué y voit déjà les prodromes de la guerre civile. C'est à la fois le moment où la Ligue Spartakus pouvait réunir des dizaines de milliers d'ouvriers et de soldats dans les rues de Berlin — le 8 décembre, par exemple — et où, de l'autre côté, se constituaient avec méthode les redoutables *Freikorps*, ces troupes d'assaut professionnelles, ancêtres des SA et des SS, mobilisées par des officiers monarchistes ou réactionnaires, et que le gouvernement social-démocrate ne devait pas longtemps hésiter à utiliser contre l'effervescence du soulèvement révolutionnaire. C'est alors qu'un pouvoir qui se disait «socialiste» entra dans ce que Frölich nommera tour à tour la cynique «tromperie parlementaire» et l'inexorable «contre-révolution» bourgeoise.

Grands temps de lutte, donc. Le 16 décembre 1918, par exemple, Walter Gircke photographie la «foule rouge» réunie pour appeler à la réunion d'un Congrès des conseils d'ouvriers et de soldats (*fig. 5*). Les «ebertistes» (ou «modérés», issus du gouvernement) s'opposent aux «spartakistes» (ou «révolutionnaires») sans que rien de concret ne puisse ressortir des palabres. Ernst Däumig — membre des *revolutionäre Obleute*, les «délégués révolutionnaires», et de l'exécutif des conseils — qualifiera cette réunion, qui aurait dû être historique, de «club des suicidés politiques». Mais, sur l'image de Gircke, comme figés dans le «grand temps» de l'effort, presque tous les manifestants ont encore le sourire et manifestent leur espoir, brandissant notamment (à gauche sur l'image) une pancarte qui proclame, comme en Russie l'année d'avant : «Tout le pouvoir



5. Walter Gircke, Berlin, 16 décembre 1918. Manifestation pour l'ouverture du Congrès des conseils, 1918. Photographie argentique. Berlin, Ullstein Bilderdienst.

aux conseils ! » Huit jours plus tard, l'artillerie du président Ebert attaquera les marins insurgés à l'arme lourde. L'urgence de la situation précipitera la fondation du Parti communiste allemand. Rosa Luxemburg, ayant exprimé ses positions dans un texte fameux intitulé *Que veut Spartakus ?* et paru dans la *Rote Fahne* du 14 décembre, se ralliera lucidement à l'initiative, tout en confiant à son ami Leo Jogiches : « Un nouveau-né doit crier. »

Grands temps d'explosion. L'armée se décompose, les réactionnaires s'organisent, les grèves se généralisent. Ce qui fait tout exploser, curieusement, sera la révocation, par le gouvernement d'Ebert, de Scheidemann et de Noske — l'artisan principal de la répression, qui se félicitera même d'assumer la tâche du *Bluthund*, le « chien sanglant » : c'est-à-dire le bourreau —, du chef de la police berlinoise Emil Eichhorn, nommé à ce poste dès le 9 novembre 1918.



6. Willy Römer, Berlin, 4 janvier 1919. Dernier discours public de Karl Liebknecht devant le ministère de l'Intérieur, Unter den Linden, 1919. Photographie argentique. Berlin, Agentur für Bilder zur Zeitgeschichte.

C'était un ancien ouvrier verrier, permanent du SPD depuis 1893. Son tort aura été de ne pas vouloir réprimer le soulèvement en cours. Mais sa mise à l'écart autoritaire suscite une réaction, unanime et immense, des travailleurs. Le 4 janvier, Liebknecht en appelle à une protestation devant le ministère de l'Intérieur (*fig. 6*). Une masse considérable se soulève le lendemain. Des photographies de Willy Römer, entre autres, témoignent clairement de la détermination et de la colère des soulevés (*fig. 7*), même si les organisateurs — y compris spartakistes — n'envisageaient au départ qu'une grande protestation pacifique. Mais les gens sont armés et les barricades se dressent. Certains commencent à occuper les gares de chemin de fer, tandis que d'autres, dans la Lindenstrasse, investissent de force les locaux du journal gouvernemental *Vorwärts* (« En avant ») ainsi que d'autres maisons d'édition telles que l'entreprise





7. Willy Römer, Berlin, 5 janvier 1919. Spartakistes sur le chemin des barricades, 1919. Photographie argentique. Berlin, Agentur für Bilder zur Zeitgeschichte.

Mosse dans la Schützenstrasse. Ils stoppent les machines d'imprimerie et congédient les comités de rédaction.

Une série de photographies prises par Willy Römer — le recueil *Revolution und Fotografie*, dirigé par Diethart Kerbs, élargissant la perspective à d'autres sources et d'autres opérateurs, tels Alfred Frankl ou Robert Sennecke — montre la défense des soulevés devant la maison d'édition de Rudolf Mosse (fig. 8). Nous sommes le 11 janvier 1919. Les locaux sont tenus depuis six jours mais, à présent, Gustav Noske a lancé les redoutables troupes d'assaut des *Freikorps* dans les rues de Berlin. Mitrailleuses et véhicules blindés se positionnent sur les principales places publiques. Le combat est évidemment très inégal. Bien que l'on y puisse compter sept ou huit fusils aux mains des insurgés, l'image de Römer révèle quelque chose d'essentiel à la phénoménologie de ce soulèvement, à savoir



8. Willy Römer, Berlin, 11 janvier 1919. Barricades faites de rouleaux et de liasses de papier journal dans la Schützenstrasse, devant le siège de la maison d'édition Mosse, 1919. Photographie argentique. Berlin, Agentur für Bilder zur Zeitgeschichte.

sa *puissance* — de détermination, fût-ce jusqu'au désespoir — et son *impouvoir* en même temps. Car les barricades qui protègent ces combattants sont de simples barricades de papier : rouleaux extraits de l'imprimerie, liasses de journaux tirées des magasins, tandis qu'un fouillis de feuilles déchirées jonche le sol. Même si, physiquement parlant, le papier en rouleaux se révèle doué d'une certaine résistance aux balles ennemies, allégoriquement parlant cette image nous dit sans doute beaucoup, et de façon émouvante, sur les moyens et les limites d'un soulèvement tel que celui de Berlin, ce 11 janvier 1919.

Quelques heures seulement après cette prise de vue, les combattants vont être contraints de capituler. Paul Frölich raconte ainsi le déroulement de la journée devant l'immeuble du *Vorwärts* : « L'attaque débuta le 11 janvier, entre sept et huit heures du matin. L'immeuble du jour-

nal fut bombardé pendant une quinzaine de minutes par l'artillerie installée sur la Belle Alliance Platz. Puis le régiment de Potsdam partit à l'assaut, mais fut énergiquement repoussé. Le siège du journal fut à nouveau bombardé pendant deux heures, subissant de lourds dégâts. Il y avait déjà de nombreux morts parmi les défenseurs et leur condition d'infériorité absolue faisait qu'il était de toute évidence impossible de poursuivre la résistance. Une délégation de six défenseurs, conduite par l'ouvrier et poète Werner Möller et par le rédacteur Wolfgang Fernbach, sortit de l'immeuble pour tenter de négocier l'évacuation du *Vorwärts*. Ils parlementèrent avec le lieutenant Westarp, qui exigea la remise sans condition de l'immeuble en moins de dix minutes. Seul un des délégués put retourner dans son camp, les autres furent arrêtés, transférés dans la caserne des dragons de la Belle Alliance Strasse et passés aussitôt par les armes, en même temps que deux autres ouvriers. Peu après, tous les défenseurs survivants du *Vorwärts*, soit environ trois cents personnes, se rendirent. Durant le transfert à la caserne des dragons, les prisonniers furent féroce-ment maltraités, comme en témoignent certains documents décrivant les violences et les exécutions.»

Quelques heures plus tôt, Karl Liebkecht pensait encore qu'il était possible de renverser le gouvernement social-démocrate. Quelques jours plus tard, le 16 janvier au matin, le journal *Vorwärts*, repris en main, publiera en première page ces deux mensonges grossiers : «Liebknecht tué lors d'une tentative d'évasion. Rosa Luxemburg lynchée par la foule.» Il s'agissait en réalité, comme on le sait, d'assassinats programmés. Depuis le mois de décembre 1918 leurs têtes avaient été mises à prix pour la somme de 50 000 marks chacune. Paul Frölich — qui écrit en 1929 — détaillera la teneur des documents de ce double assassinat, exhumant notamment une photographie où l'on peut voir les meurtriers fêter leur action à l'hôtel Eden de Berlin le 15 janvier au soir. Ce n'est que plus tard qu'on rendra publique l'image du cadavre de Liebkecht (*fig. 9*) enterré le 25 janvier — dans une procession lugubre où l'on ne voit



9. Photographe anonyme, Berlin, 15-16 janvier 1919. Cadavre de Karl Liebknecht, 1919. Photographie argentique. Berlin, Agentur für Bilder zur Zeitgeschichte.

pas une seule gerbe de fleurs — «aux côtés» de son amie Rosa Luxemburg dont le cadavre continuait de pourrir dans les eaux du canal Landwehr où elle avait été jetée une fois assassinée (*fig. 10*).

La suite est une longue histoire de guerre civile et de «grands temps» écrasés. Après tous les événements dont il aura été le témoin visuel, Willy Römer pourra continuer de photographier sa chère ville de Berlin : ses petits métiers, la vie difficile aux temps de l'inflation... jusqu'à cette image de janvier 1933, reproduite dans la monographie d'Enno Kaufhold, et où l'on voit les troupes de SA défiler devant la «Maison Karl Liebknecht» du Parti communiste allemand bientôt interdit par le gouvernement de Hitler (*fig. 11*). Il y aurait bien là de quoi vous rendre fou. Mais c'est la folie des temps eux-mêmes, grands ou petits : temps pour cesser d'être écrasés, temps pour commencer de relever la tête, mais avec le risque d'être écrasés à nouveau.



10. Willy Römer, *Berlin, 25 janvier 1919. Funérailles de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg dans la Frankfurter Allee, 1919.* Photographie argentique. Berlin, Agentur für Bilder zur Zeitgeschichte.

\*

Pourquoi fut-ce précisément en novembre 1918 qu'Aby Warburg — ce «sismographe sensible» des temps historiques, comme il devait en élaborer lui-même l'idée au cours d'un séminaire fameux sur la science historique de Jacob Burkhardt mise en symétrie avec la folie du temps chez Friedrich Nietzsche — s'effondra si subitement dans la psychose ? Dans son *Histoire clinique* d'Aby Warburg, où sont insérées des expertises d'autres médecins psychiatres tels que Hans Berger, Heinrich Embden ou Kurt Binswan-



11. Willy Römer, *Berlin, 22 janvier 1933. Défilé des SA devant la «Maison Karl Liebknecht» du Parti communiste allemand, 1933 (détail).* Photographie argentique.

ger, son propre cousin, Ludwig Binswanger consigna les thèmes délirants qui mettaient au premier plan la défaite militaire de l'Allemagne. Embden écrivait par exemple, le 23 octobre 1920 : «Il croyait qu'une gouvernante anglaise, amie de la famille, qui était restée à Hambourg durant les premiers mois de la guerre, avait été "l'espionne en chef de Lloyd George" et que lui, Warburg, serait par conséquent rendu responsable de l'issue malheureuse de la guerre et puni pour cela. D'une heure à l'autre, il s'attendait à une catastrophe (emprisonnement, etc.), et l'agitation inhérente à un tel complexe le conduisit au premier fait marquant de sa psychose — il menaça sa famille avec un revolver, pour la préserver du pire en la tuant...»

Une approche critique — et pas seulement clinique —

de cette situation doit, en toute rigueur, tenir compte de la « folle » activité documentaire de Warburg à l'endroit de l'iconographie de la Grande Guerre, mais aussi de telle image du maréchal Hindenburg, par exemple, qui apparaît dans un montage photographique sur la soixante-dix-septième planche de l'atlas *Mnémosyne*... Binswanger note, le 11 mai 1921, que son patient ne se sépare jamais d'un « journal, entièrement déchiré, datant de cette époque également [1918] ». Embden conclura, dans son anamnèse du 19 mai 1921 : « La guerre plongea W. dans une agitation démesurée... » L'intérêt anthropologique et sociologique de l'historien des images pour les superstitions de guerre pouvait presque apparaître comme une tentative d'introspection autobiographique de ses propres symptômes. La guerre fut-elle donc la « cause » de cette folie où Warburg sombra en novembre 1918 ? C'est ce que la plupart des commentateurs ont naturellement inféré.

Mais Warburg lui-même était plus perspicace qu'un historien déterministe : il avait découvert dans les images, depuis bien longtemps, ce que Freud avait, de son côté, reconnu sous le concept d'une « surdétermination » (*Überdeterminierung*) des formations de l'inconscient. Dans le *post-scriptum* d'une lettre ouverte aux psychiatres de la clinique où il était soigné, il écrivait le 16 juillet 1921 : « Ma maladie consiste en ce que je perds la capacité de relier les choses d'après leurs simples rapports de causalité. » On pourrait montrer que toute la tentative ultérieure de *Mnémosyne* aura consisté à faire de ce symptôme, non pas un déficit psychologique mais, au contraire, une faculté heuristique, une paradoxale méthode de connaissance (j'ai moi-même tenté cette hypothèse, comme d'autres chercheurs tels qu'Ulrich Raulff ou Bettina Gockel). Mais comment formuler, plus précisément, les « directions significatives » (*Bedeutungsrichtungen*), ainsi que les nommait Binswanger, d'une telle « sur-causalité » dont l'anachronisme des fantasmes, des gestes et des images donne la manifestation la plus obvie ? C'est ici, précisément, qu'il serait possible d'imaginer un paradigme plus historique et politique, lié

à la dialectique même du « grand temps pour finir » et du « grand temps pour commencer ».

Un aspect du tableau clinique présenté par Warburg après novembre 1918 semble d'ailleurs particulièrement frappant : le docteur Heinrich Embden parlait à son sujet d'une « extrême angoisse de l'échéance » (*grosse Angst Terminangst*). C'était comme si chaque « grand temps pour finir » était ressenti par Warburg comme la fin du monde, ou tout au moins la fin d'un monde. On sait bien — il suffit pour cela de marcher dans les rues d'une grande ville — que les fous finissent presque toujours par parler de politique : ils en *délient* l'histoire de toutes « simples causalités » pour en mieux *délirer* les péripéties objectives. Or « délier » et « délirer » font ensemble partie de ce qu'on pourrait nommer un *tropisme prophétique* dont Warburg fut, à l'évidence, affecté (ou pour lequel il fut, en retour, terriblement doué). Ce qu'il revendiquait, devant ses psychiatres, comme une véritable et volontaire « politique de catastrophe » (*Katastrophenpolitik*). Mais de quelle catastrophe — ou plutôt de quelles multiples catastrophes — pouvait-il alors être question ? Il y avait la guerre, sans aucun doute. Mais il y avait, tout aussi bien, la guerre civile — c'est-à-dire la guerre intérieure, intestinale, la guerre familiale ou fratricide qui sait se déployer à toute échelle.

Or c'est bien cette guerre-là qui avait aussi commencé de déchirer l'Allemagne à partir de novembre 1918. On sait qu'en juin 1922 Warburg fut, proprement, terrorisé d'apprendre l'assassinat politique de Walter Rathenau, alors ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar. « Il croit que son frère est en danger », note Binswanger comme s'il s'agissait d'un délire ou d'une « déliaison des rapports de causalité » historiques. Mais c'était bien là, exactement, ce qu'était en train de « délier » des faits eux-mêmes l'*heuristique imaginaire* d'Aby Warburg : une fois encore, le fou avait raison. Un complot fomenté par le même groupe de nationalistes antisémites qui avaient tué Rathenau visait en effet, au même moment — et comme on ne l'apprit que plus tard —, à assassiner Max Warburg...

Rappelons que l'imminence d'un déferlement fasciste et antisémite sur l'Europe devait bientôt constituer — en 1929, l'année même de la mort de Warburg — le motif crucial de l'ultime planche de *Mnémosyne*, ainsi que l'aura analysé dès 1998 Charlotte Schoell-Glass dans son livre *Aby Warburg und der Antisemitismus*.

Mais Warburg, plutôt « républicain de raison » que « révolutionnaire de passion », avait aussi peur des bolcheviks que des fascistes. Lorsque, en août 1921, il en vint à palabrer avec les phalènes qui voletaient dans sa chambre dans la nuit — et en qui il accordait plus de confiance qu'à tous ses médecins —, il donna sa peur d'un soulèvement ultra-gauchiste comme raison principale de son effondrement de 1918. Binswanger consigne : « S'est inventé un culte avec les petits papillons de nuit qui volettent dans sa chambre la nuit. Il les appelle "petites bêtes qui ont une âme" (*Seelentierchen*), il peut s'entretenir avec elles pendant des heures. Est très préoccupé parce que son "petit papillon" n'a rien à manger ; veut lui donner du lait, lui rapporte de sa promenade une feuille de tilleul. Est malheureux quand le petit papillon s'en va. Le cherche alors partout. Est heureux de trouver un autre petit animal. Il leur parle de la façon suivante : "Petit papillon, le professeur te remercie de pouvoir bavarder avec toi, puis-je te dire toute ma douleur, pense un peu, petit papillon, le 18 novembre 1918 j'ai eu si peur pour ma famille que j'ai pris mon revolver et que j'ai voulu la tuer, et moi avec. Tu sais, parce que le bolchevisme arrivait" (*Weißt du, weil der Bolschewismus kam*). »

Et c'est ainsi que le penseur du « long temps » — la survivance — des gestes, des images et des symboles se trouva psychiquement déchiré, en novembre 1918, entre un trop soudain « grand temps pour finir » (la guerre mondiale) et un trop soudain « grand temps pour recommencer » (une guerre civile ou, tout au moins, les prémices d'une révolution sociale galopante). À Hambourg, précisément, que se passait-il ? Une réunion politique eut lieu le 5 novembre pour appeler à la libération de marins insoumis qui avaient été jetés en prison. Le matelot Friedrich Zeiler réunit

vingt camarades et descendit jusqu'au port afin d'y chercher des soutiens. À minuit ils étaient une centaine, prenant possession des bureaux du syndicat, et le lendemain ils étaient quarante mille dans les rues de Hambourg à manifester pour une « république des conseils ouvriers ». Chris Harman, citant *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, rappelle que « Paul Fröhlich s'empara de l'atelier d'imprimerie du quotidien *Das Hamburger Echo* et fit paraître un journal au nom du conseil d'ouvriers et de soldats appelé *Die rote Fahne* (Le Drapeau rouge). "C'est le début de la révolution allemande, de la révolution mondiale !" proclamait-il. »

Au cours de la seule journée du 6 novembre, la révolution semblait avoir conquis tout le Nord-Ouest de l'Allemagne : les conseils prirent le pouvoir à Brême, Altona, Rendsburg et Lockstedt. Le lendemain, c'était au tour de Cologne, Munich, Braunschweig et Hanovre. Le 8 novembre, la révolution gagnait les villes d'Oldenburg, Rostock, Magdebourg, Hall, Leipzig, Dresde, Chemnitz, Düsseldorf, Francfort, Stuttgart, Darmstadt et Nuremberg... Warburg, que je sache, ne consacra aucun commentaire public à ces événements par ailleurs absents de son répertoire iconologique de « formules pathétiques ». Il se repliera, une fois rentré de ses longs séjours psychiatriques, dans sa « petite citadelle de livres » — comme il la nomme dans une lettre à Binswanger du 23 décembre 1925 — et y mourra assez tranquillement, sans avoir à subir lui-même les menaces d'autodafé que le NSDAP de Hambourg proférait à l'encontre de sa chère bibliothèque, cette si fragile et si puissante barricade de papier.